Violence de guerre, Violence génocide. Les pratiques d'agression des Einsatzgruppen

Christian Ingrao, Les Pratiques d', Agression Des

▶ **To cite this version:**

Christian Ingrao, Les Pratiques d', Agression Des. Violence de guerre, Violence génocide. Les pratiques d'agression des Einsatzgruppen. La violence de guerre 1914-1918. Approches comparées des deux conflits mondiaux, 2002. halshs-03101225

HAL Id: halshs-03101225
https://shs.hal.science/halshs-03101225

Submitted on 7 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VIOLENCE DE GUERRE, VIOLENCE GÉNOCIDE.

LES PRATIQUES D'AGRESSION DES *EINSATZGRUPPEN*.

Les *Einsatzgruppen* sont des unités mobiles provisoires levées à l'occasion de chaque épisode d'agrandissement du Troisième Reich. Elles sont étroitement liées à l'histoire des organes de répression du régime[1], et sont formées de fonctionnaires de la SIPO[2] et d'officiers du SD, auxquels sont adjoints des personnels techniques et administratifs. Elles sont fortement associées à la pratique impériale nazie et à ses premiers champs d'intervention, l'Autriche et les Sudètes. Définies en 1939, les missions des *Einsatzgruppen* étaient celles d'unités de police censées maintenir l'ordre et assurer le contrôle des territoires occupés par la Wehrmacht. Lors de la préparation de l'invasion de l'URSS, ces missions furent complétées par l'" Ordre des commissaires ", qui, pour la première fois, prévoyait l'exécution automatique de certaines catégories de population. Ces ordres dissimulent, avant même l'entrée en guerre contre l'URSS, un différentiel de comportements déterminant pour les populations des territoires envahis. C'est ce qui amène à tenter en premier lieu d'évaluer la violence des *Einsatzgruppen*, qui trouve son paroxysme dans les six premiers mois de Barbarossa, avant de s'intéresser aux rhétoriques de légitimation de la violence mobilisée en Pologne et en URSS, et aux pratiques d'exécution mises en place.

" Peser " la violence.

[1] Cf la présentation générale, suivie de la thèse sur l'*Einsatzgruppe* A du second auteur, Helmut Krausnick, Hans Heinrich Wilhelm, *Die Truppen des Weltanschauungskrieges : Die Einsatzgruppen der SIPO und des SD, 1938-1942*, Stuttgart, DVA, 1981, 687 p.

[2] SIPO : *Sicherheitspolizei* (Police de sécurité), formée de la Gestapo et de la police criminelle, KRIPO. En 1940, le *Reichssicherheitshauptamt* (RSHA), Office central de sécurité du Reich unifie la SIPO et le SD au sein d'un organe d'administration central.

Dans le cas de l'Autriche, des Sudètes et de la Tchécoslovaquie, les groupes n'existent que deux semaines. Si l'on ne dispose d'aucun chiffre concernant les arrestations effectuées en Autriche, on sait qu'ils appréhendèrent 4639 personnes en Tchécoslovaquie, dont 1288 furent maintenues en détention[3]. Aucun chiffre d'exécutions ne peut par contre être avancé avec sûreté. Il semble pourtant qu'elles ne dépassèrent pas la centaine pour chacune de ces invasions, qui ne furent pas le théâtre d'opérations militaires. Le cas de la campagne en Pologne paraît par contre d'emblée différent : elle a entraîné des combats, et les six *Einsatzgruppen* ont par conséquent été les premières à opérer dans un contexte de guerre. Sans doute engageait-elle par ailleurs d'autres représentations que celle contre l'Autriche : il s'agissait pour les Allemands de réparer 1918, notamment en reconquérant la Posnanie. Le contexte émotionnel, en tout cas, était autre. Allié à la violence des combats et à la représentation allemande —passée au prisme du déterminisme racial nazi— des Polonais, il généra une violence bien plus intense qu'en Autriche ou en Tchécoslovaquie. Les groupes exécutèrent en effet près de 10000 personnes en six semaines : en moyenne hebdomadaire, approximativement 1700 individus, à raison de 280 individus par semaine et par groupe. Sachant que chaque groupe était composé de 300 SS[4], il est possible d'estimer que chaque membre d'un groupe abattit en moyenne une personne par semaine et ce, pendant six semaines[5].

Les *Einsatzgruppen* réunis pour l'invasion de la Russie, au nombre de quatre. Elles sont réparties sur l'ensemble du front, et comptent en tout quelque 2000 hommes. Les chiffres d'exécutions mettent en lumière un saut quantitatif

[3] Helmut Groscurth, *Tagebücher eines Abwehroffiziers 1939 — 1945*, édités par Helmut Krausnick et Harold C. Deutsch, Stuttgart, DVA, 1970, 514p., p. 132, 327 — 28 et 331.

[4] Les effectifs totaux des groupes étaient de 2000 personnes, voir *Bundesarchiv* Dahlwitz-Hoppegarten (dorénavant BADH), ZR — 521, A.9 (Préparation de la centrale provisoire Pologne et des *Einsatzgruppen*). Le chiffre cité ne constitue qu'une moyenne virtuelle.

[5] Chiffre approximatif établi à partir des rapports de synthèse et d'activité envoyés quotidiennement à Berlin, Bindesarchiv Berlin-Lichterfelde (dorénavant BABL), R — 58/1082. Il ne s'agit là que d'ordres de grandeur sans lien avec la réalité des rôles des individus, mais ce calcul permet de se faire une idée de la *perception* de la violence par les acteurs, même si les exécutions sont très rarement individuelles.

capital : en Pologne, les groupes avaient tué 10 000 individus, ils en exécutent plus de 550 000 en URSS, 50 000 du 22 juin à la fin août, et 500 000 entre septembre et décembre 41[6]. Ils tuèrent ainsi 55 fois plus qu'en Pologne, ordre de grandeur qui, défalqué jusqu'au niveau individuel, impliquerait que chacun des 2000 hommes opérant en Russie ait tué entre 1 et 2 personnes par jour pendant six mois. Ressortant d'une violence tout à la fois plus intense et plus étalée dans le temps, leur pratique muta par ailleurs de façon décisive au plan qualitatif : alors qu'en Pologne leurs victimes consistaient majoritairement en hommes valides " en âge de porter les armes ", les *Einsatzgruppen* de Russie abattirent, à partir de la mi-août 41, un nombre de plus en plus important de femmes et d'enfants, juifs pour la plupart[7]. Si l'activité des *Einsatzgruppen* ressortissait massivement de la violence de guerre depuis la campagne de Pologne, seule celle des groupes opérant en Russie combina violence de guerre et violence génocide. La dynamique de *Brutalization* de la pratique répressive nazie, ainsi appréhendée fugitivement, ressort tout à la fois de la volonté consciente de la hiérarchie, incarnée dans les " ordres criminels " et d'une dynamique socioculturelle que les acteurs étaient sans doute loin de contrôler totalement. La comprendre, c'est en premier lieu la saisir dans les discours de légitimation du " sale travail " qu'est la mission des *Einsatzgruppen*[8].

Argumentaire de guerre, rhétorique nazie, discours génocide.

[6] Chiffres avancés par Philippe Burrin, *Hitler et les Juifs. Genèse d'un Génocide*, Paris, Seuil, 1989, 250 p., p. 132 ; Voir aussi Götz Aly, *"Endlösung". Völkerverschiebung und der Mord an den europäischen Juden*, Francfort, Fischer, 1995, 447 p., p. 333.

[7] Sur l'inclusion des femmes et des enfants aux massacres, on verra Ralf Ogorreck, *Die Einsatzgruppen und die Genesis der "Endlösung"*, Berlin, Metropol Verlag, 1996, 240 p. ; et pour une périodisation plus précise, Christian Gerlach, *Kalkulierte Morde. Die deutsche Wirtschafts- und Vernichtungspolitik in Weißrußland 1941 — 1944*, Hamburg, Hamburger Edition, 1999, 1232 p., p. 566 — 573 ; je me permets par ailleurs de renvoyer à Christian Ingrao, "Culture de guerre, imaginaire nazi, violence génocide. Le cas des cadres du SD.", Paris, *RHMC* N°47-2, 2000, p. 265 — 289.

[8] L'expression est du Maréchal von Bock, chef du Groupe d'armée Centre, qui déclara à Himmler : " Oui, Monsieur Himmler, nous vous sommes reconnaissants de ne pas avoir à faire ce travail sale/impur (unsaubere) ".

Appréhender l'évolution du discours légitimant les massacres opérés par les *Einsatzgruppen* implique de se reporter une nouvelle fois à la campagne de Pologne. Les *Einsatzgruppen* y ont en effet exécuté pour la première fois par fusillades. Les rapports les mentionnent, détaillant les circonstances dans lesquelles elles ont été opérées. Toutes, ainsi, sont " justifiées ", la plupart du temps par des tirs de nuit, l'action de pillards, ou des actes d'hostilité de la part de la population civile, presque tous les rapports mentionnant la présence de francs-tireurs dont les actions entraîneraient les représailles des groupes policiers.

Ce discours a deux caractéristiques fondamentales. D'une part, en continuité directe avec celui des organes policiers qui ont formé ces groupes, il mobilise des arguments d'ordre sécuritaire : les groupes disent fusiller pour rétablir l'ordre et prévenir les troubles. Ulrich Herbert et Patrick Wagner ont démontré le rôle de cette idéologie de la prévention sécuritaire dans la pratique répressive de la police[9]. Les fusillades semblent, dans cette optique, être une transposition dans le contexte et les pratiques de guerre d'un argumentaire déjà en cours dans l'Allemagne du Troisième Reich. Pourtant, au-delà même de cette première dimension généalogique, se profile l'imaginaire de l'omniprésence du franc-tireur, du civil armé tirant dans le dos de la troupe. C'est bien ce thème, en fait, qui sert alors de légitimation décisive. Il ne s'agit pourtant là en rien d'une spécificité de la campagne de Pologne : on le sait depuis les travaux de John Horne et d'Allan Kramer[10], il est transmis en droite ligne de la Grande Guerre

---

Déclaration Von dem Bach-Zelewsky 22/8/1947, ZStL, 202 AR — Z 52/59, volume de pièces à conviction III/4, folio 92. Citée par Christian Gerlach, *Kalkulierte Morde… op. cit.*, p. 593 ; voir aussi p. 58.

[9] Ulrich Herbert, *Best, eine Biographische Studien über Radikalismus, Weltanschauung und Vernunft*, Bonn, Dietz, 1996, 695 p. ; Patrick Wagner, *Volksgemeinschaft ohne Verbrecher. Konzeptionen und Praxis der Kriminalpolizei in der Zeit der Weimarer Republik und des Nationalsozialismus*, Christians Verlag, Hambourg, 1996.

[10] En attendant leur ouvrage fondamental, *"German Atrocities" in 1914. Meanings and Memory of War*, Cambridge, CUP, à paraître en 2001, Cf Alan Kramer, "Greueltaten. Zur Problem der deutschen Kriegsverbrechen in Belgien und Frankreich 1914." *in* Gerd Krumeich, Gehrard Hirschfeld (éds), "*Keiner fühlt sich hier mehr als Mensch…" Erlebnis und Wirkung des Ersten Weltkrieg*, Francfort, Fischer, 1996, 285 p., p. 104 — 139, particulièrement p. 106 — 123 ; du même auteur, "Les "atrocités" allemandes : mythologie populaire, propagande et manipulations dans l'armée allemande.", *Guerres mondiales et Conflits contemporains* 171, 1993, p. 47 — 67.

et de cette invasion d'août 14 qui vit les soldats allemands multiplier les fusillades en représailles contre l'action de francs-tireurs dont l'action réelle fut sans commune mesure avec la psychose que suscitait le souvenir de la campagne de 1870. Remobilisée par les jeunes cadres des commandos SS, enfants durant la Grande Guerre, la figure du franc-tireur constituait ainsi l'une des dimensions de l'héritage de la culture de guerre du conflit précédent[11]. Au moment précis où le conflit nécessitait aux yeux des nazis une mobilisation des volontés, les argumentaires de légitimation ré-émergeaient tout armés, comme inchangés depuis 1918[12]. La question du " rejeu " de la Grande Guerre, ainsi, est fondamentale pour comprendre la pratique des groupes en Pologne : comment resituer sans elle la mention d'un enfant aux mains tranchées, trouvaille providentielle qui, réelle ou non, permettait aux SS de retourner vers l'ennemi l'une des accusations les plus souvent formulées contre les armées ayant envahi la France en août 14 ? Comment comprendre que ces groupes de policiers mettent, en pleine guerre de conquête, un point d'honneur à arrêter un Polonais soupçonné d'avoir tué lors des soulèvements de Posen en 1919 un *Volksdeutsche*, si ce n'est en attribuant à ces groupes — et à cette guerre — une fonction symbolique, une fonction de " réparation " de 1918 — 1919[13] ?

Rhétoriques sécuritaires et rejeux mémoriels à l'œuvre en Pologne ne se transposent pas uniformément dans la campagne de Russie. La mention de francs-tireurs est toujours très fréquente, encore recouvre-t-elle plus souvent de prétendus " troubles de l'ordre " comme les pillages, ou des mouvements de panique, voire des opérations des commandos de destruction du NKVD, comme celle du dynamitage des bâtiments officiels du centre de Kiev. D'autres arguments, cependant, apparaissent au fur et à mesure de l'extension des opérations. De nombreuses exécutions sont en effet légitimées par ce que l'on

[11] Christian Ingrao, " Culture de guerre… " art. cit., p. 272 — 273 et 282.
[12] Rapports de synthèse N° 2 à 13, BABL, R — 58/1082, folios 2 — 64. Les rapports suivants voient toujours les exécutions motivées, mais elles le sont moins systématiquement
[13] Cf Horne et Kramer, *art. cit.*, et pour les deux exemples cités, BABL, R — 58/1082, folios 57 et 150.

pourrait appeler un " maintien de l'ordre sanitaire ", qui recouvrerait cette phobie compulsive nazie des épidémies, phobie qui légitima la liquidation de nombreux ghettos dans lesquels la politique de ravitaillement, de logement et d'emploi de l'administration civile engendrait une mortalité galopante.
Maintenir l'ordre public, faire la chasse aux combattants irréguliers, tels étaient donc les principaux arguments de légitimation en cours en Pologne comme en Russie. Ni les uns ni les autres, cependant, ne suffisent à expliquer les différentiels de comportements existant entre les groupes opérant en 1939 et ceux mis en place en 1941. Il convient maintenant de tenter de comprendre le saut quantitatif et qualitatif effectué par la SS et le RSHA pour tenter de rendre compte de la brutalisation des pratiques d'agression des unités mobiles.

La campagne de Pologne, on l'a dit, était placée sous le signe de la réparation de 1918. Elle fit office d'intervention défensive du Reich, qui disait intervenir sous la pression polonaise, en partie pour prêter assistance aux communautés *Volksdeutsche* restées en Pologne après 1918. En URSS, cet argumentaire est rarissime, malgré la présence des communautés *volksdeutsche* de la Volga. Ce qui frappe, par contre, c'est le discours tenu face aux soldats de la Wehrmacht et de la SS au moment de la préparation de la campagne. Dès avril 1941, la Wehrmacht édicta en effet une série d'instructions préparatoires. D'emblée, les protagonistes de Barbarossa y conçurent l'invasion de l'URSS comme une guerre idéologique totale, un gigantesque combat racial, qui devait aboutir en cas de victoire à la réalisation de ce Millenium que Martin Broszat appelait la " parousie chiliaste nazie "[14]. Ces grandes directives, largement distribuées aux soldats de Barbarossa, insistent toutes sur la dimension vitale du combat, ainsi que sur son volet idéologique, et il est demandé aux soldats allemands de se comporter en conséquence :

[14] Martin Broszat, *L'État hitlerien. L'origine et l'évolution des structures du IIIème Reich*, Paris, Fayard, 1985, 625 p., p. p. 48 — 49.

> "La guerre contre la Russie est une partie essentielle du combat pour l'existence (*Daseinskampf*) du peuple allemand. C'est le vieux combat des Germains contre les Slaves, la défense de la culture européenne contre l'invasion moscovito-asiatique, la défense (*Abwehr*) contre le bolchevisme judaïque… chaque situation de combat doit être menée avec une volonté de fer jusqu'à l'anéantissement total et sans pitié de l'ennemi. Il n'y a en particulier pas de merci pour les tenants du système actuel russo-bolchevique."[15]

La masse de ces directives montre que l'on est en présence d'une véritable campagne de préparation psychologique des soldats à la violence totale. Les différents avertissements, concernant les attaques dans le dos de soldats russes faisant mine de se rendre, les groupes de partisans[16], les tentatives de sabotage, d'empoisonnement, d'utilisation du gaz, instillent dans le système de représentations des soldats une peur intense, qui contribue à l'émergence de comportements d'une extraordinaire violence dès le premier jour du conflit[17].

Plus profondément, le texte du Général Hoepner constitue un condensé représentatif de l'argumentaire de guerre à l'Est, combinant tout à la fois un imaginaire défensif et une représentation de l'ennemi conditionnée par le déterminisme racial nazi, et la croyance consécutive en la collusion des Russes slaves et des Juifs dans la " menace communiste ". Comme l'invasion de 1914, celle de 1941 est présentée comme une guerre défensive. Comme dans la Grande Guerre, la lutte est figurée comme un conflit mettant en jeu l'existence de l'Allemagne et des Allemands : Barbarossa est un " combat vital ", mais le déterminisme racial à l'œuvre dans le nazisme en a encore radicalisé les enjeux : ce qui se joue ici pour les protagonistes de Barbarossa est la survie biologique de la race aryenne. Barbarossa est conçu comme une guerre d'extermination,

---

[15] Ordre du Général commandant le 4ème Groupe de Panzer, Général d'armée Hoepner, *Bundesarchiv-Militärarchi*v Freiburg (BA — MA), LVI. AK., 17956/7a, cité *in* Gerd Überschär, Wolfram Wette, *Der deutsche Überfall auf die Sowjetunion. "Unternehmen Barbarossa" 1941*, Fischer, Francfort, 1997, 404 p., p.251.

[16] Cf par exemple *Merkblatt* du QG de l'armée de Norvège (Juin 1941), BA — MA, RW 39/20 ; Feuille volante intitulée "Connaissez vous votre ennemi ?", BA — MA, RH 23/218, éditées toutes deux *in* Gerd Überschär, Wolfram Wette, *op. cit.*, p. 262 — 264. En effet, le prospectus distribué aux soldats de l'Armée de Norvège stipule : " Le Russe est maître dans tous les arts de la guérilla, son inventivité dans l'élaboration d'artifices toujours renouvelés, dans l'emploi desquels il agit sans aucune conscience et se montre prêt à toutes les bestialités, est très grande. "

[17] Voir les résultats de ce mécanisme étudié par Omer Bartov, *The Eastern Front, 1941-1945. German Troops and the Barbarisation of Warfare*, Oxford, Saint Antony's-Mac Millan Series, 1985, 214 p. ; du même auteur, Omer Bartov, *Hitler's army. Soldiers, Nazis and War in the Third Reich*, Oxford, Oxford University Press, 1994, 238 p.

mais aussi — et c'est là sans doute tout à la fois le paradoxe le plus difficilement compréhensible à nos yeux, et l'un des *Topoï* du rejeu de la Grande Guerre — comme une guerre défensive.

Cette mise en représentation préalable de l'adversaire par les Allemands insistant sur son altérité raciale et la bestialité de ses pratiques de violences connaît un destin singulier dans les tout premiers jours du conflit. Les *Ereignismeldungen*, censées être des rapports journaliers d'activité des groupes, reflètent en vérité *aussi* les étapes de la confrontation à la violence des hommes incorporés dans les *Einsatzgruppen* et la grille de lecture mobilisée par eux dans cette confrontation. La vision SS de la " barbarie " russe ressort dès le troisième jour de campagne, lorsque les rédacteurs des rapports mentionnent les fréquentes blessures à la tête provoquées par les tireurs d'élite russes, tireurs d'élite qui ne sont d'ailleurs désignés que comme des " Mongols "[18]. Le 27juin, les troupes de l'*Einsatzgruppe* C entrent dans Lemberg et y trouvent un pogrom provoqué par la découverte, effectuée par les activistes ukrainiens, de la prison emplie de cadavres d'opposants fusillés tout autant au cours d'une purge opérée par la police politique un mois plutôt, qu'au moment du départ précipité du NKVD. Les descriptions très minutieuses de ce micro-événement révèlent la subjectivité nazie mobilisant les faits, les insérant au sein de sa propre grille de lecture. Ce massacre devient, aux yeux des SS de l'*Einsatzgruppe*, la preuve de la barbarie russe, mais aussi — et c'est là sans doute le fait déterminant — celle de la malignité des Juifs galiciens, les SS étant persuadés de leur prédominance dans le NKVD. En conséquence, ils prennent de plus en plus systématiquement les Juifs comme cible de représailles, privilégiant — sur le modèle du précédent polonais — les exécutions d'individus de milieux aisés et cultivés, individus censés être les " manipulateurs " (*Drahtzieher*) d'une répression stalinienne perçue comme un paroxysme de barbarie. Cette insistance sur l'inhumanité des hommes du NKVD n'est ni un pur effet rhétorique, ni bien sûr une constatation

objective : les hommes de la SS ont simplement le sentiment de vérifier sur place les innombrables avertissements reçus de leur hiérarchie. Le discours anxiogène produit dans les mois précédant Barbarossa acquiert alors sur le terrain la subjective validité de l'expérience nazie, et la " brutalisation " des comportements, cristallisée dès les premiers jours du conflit, se révèle être l'inscription, dans les pratiques de violence, de représentations d'autant plus paniquantes qu'elles ont acquis le statut d'évidences concrètement et quotidiennement vérifiables sur le terrain. C'est ce qui explique que dès la première semaine de combat, la 6ème Armée ne fasse plus de prisonniers ; c'est ce qui explique la systématisation rapide des pratiques des *Einsatzgruppen*. Chaque incident perçu par les SS comme le fruit de ce NKVD prétendument manipulé par les Juifs augmente angoisse et haine, affects qui s'expriment ensuite dans des comportements de plus en plus brutaux. À Tarnopol, par exemple, la découverte de cadavres dans la prison, cadavres dont le nombre — c'est là toute la subjectivité de la lecture nazie (lecture panique) des faits — oscille entre plusieurs milliers et deux-cents, provoque un surcroît de brutalité de la part des SS et des hommes de la Wehrmacht présents : ces hommes, qui jusqu'ici fusillaient Juifs et fonctionnaires communistes, décident, choqués — selon leurs propres dires — par leur macabre découverte, d'aggraver (*verschärfen*) les représailles, et se mettent à battre à mort leurs victimes : la salve d'armes à feu, décrite rétrospectivement dans certaines lettres comme " miséricordieuse " [19], fait place à la barre de fer, conçue comme un " châtiment " approprié : plus l'expérience de la supposée " barbarie asiatique " est vécue sur le mode traumatique de la confirmation, plus la dimension interpersonnelle de la violence se fait présente, et plus le cercle des victimes

[18] *Ereignismeldung* (dorénavant EM) N°3, BABL, R — 58/214.
[19] Voir par exemple Lettre envoyée de Tarnopol, BA — MA, RW 4/v.422., non folioté.

s'agrandit[20]. Dans le même temps, la rhétorique de légitimation de la violence connaît une mutation décisive : elle commence par légitimer ponctuellement les fusillades de femmes par leur implication dans les groupes partisans et dans les organes communistes, puis, prenant prétexte de porter un coup mortel à la " juiverie "[21] en s'en prenant de façon exhaustive à cette judaïté de l'Est européen qui en constitue le " réservoir " — l'*Einsatzgruppe* B emploie le terme de " perfusion sanguine " (*Blutzufuhr*)[22]—, elle envisage le fait de ne plus épargner les enfants. Alliée aux facteurs locaux, comme le ravitaillement ou le danger d'épidémies, cette rhétorique de guerre raciale totale dirigée contre l'entité biologique juive en son ensemble, sans distinction de sexe ou d'âge préside à la seconde transgression des normes de la guerre réglée : l'inclusion de tous les civils, hommes, femmes et enfants, dans les fusillades. L'ampleur des enjeux, lus à l'aune du déterminisme racial, conditionnait en fait les moyens employés : c'est parce que la survie biologique de la race nordique était selon eux en jeu, que les SS des escadrons meurtriers assassinèrent à partir d'août 1941 les femmes et les enfants des communautés juives[23] ; c'est parce qu'un Reich millénaire devait naître en cas de victoire et d'expansion à l'Est que la " grande guerre raciale " menée par les Allemands s'érigea en un rite initiatique paroxystique, un rite qui conditionnait la réalisation du Millenium à l'achèvement des politiques génocides.

Voici par exemple la description, effectuée par un ancien membre du *Sonderkommando* 1 a, des rhétoriques de légitimation des activités des *Einsatzgruppen* : À la fin de sa déclaration, Erich R. dit ainsi :

> " Je veux encore ajouter quelque chose : le KdS Sandberger était un homme d'une intelligence supérieure. J'appartenais durant l'invasion à sa garde rapprochée et nous avons voyagé des heures durant ensemble dans la même voiture. C'est là que

[20] Bernd Boll, Hans Safrian, "Auf dem Weg nach Stalingrad. Die 6. Armee 1941 — 42." in Klaus Naumann, Hannes Heer, *Vernichtungskrieg. Die Verbrechen der Wehrmacht 1941-1944*, Hambourg Edition, Hambourg, 1995, 686 pages, p.260 — 296

[21] EM n°33, 25/7/1941, BABL, R — 58/215, folio 41., voir Christian Ingrao, *Culture de guerre, art. cit.*

[22] *Ibidem* et Rapport de situation et d'activité (*Tätigkeits- und Lagebericht*) n°1, 31/7/1941, reproduit *in* Peter Klein (éd.), *op. cit.*, p. 112 — 133, ici p.117.

[23] Voir Ralf Ogorreck, *Die Einsatzgruppen …op. cit.*

> Sandberger nous expliqua longuement les objectifs politiques du gouvernement pour les espaces de l'Est, et la teneur était toujours la même : la colonisation des espaces orientaux. Le recul de la frontière jusqu'à Leningrad. On devait y fonder un commissariat frontalier policier. Élimination de l'Intelligentsia russe. Nous savions que l'on entendait par là leur exécution. Nous devions par ce moyen contrôler la région mieux et plus rapidement. Telle était constamment la tendance des conversations avec Sandberger, conversations qu'il concevait d'ailleurs comme une manière d'instruction politique. Je suis tout à fait sûr que chaque membre du KdS présent à Reval connaissait ses propos, et ces objectifs, par l'intermédiaire de Sandberger. "[24]

Ajoutons simplement à cette légitimation directe de la violence génocide par le projet utopique d'expansion à l'Est, que Martin Sandberger était sans doute l'un des chefs de groupe les plus aptes à faire part de l'espérance impériale nazie : de 1939 à 1941, il avait pris une part importante à la politique nazie de germanisation des territoires occupés à la tête de l'EWZ, organisme chargé de réinstaller les *Volksdeutche* sur des terres préalablement confisquées à des Polonais ou à des Juifs expulsés[25] : le discours de Sandberger rapporté ici fait directement référence au *Generalplan Ost*, ce document désignant espaces de colonisation et populations à déporter[26] : c'est bien la parousie raciale qui sert de légitimation au génocide.

Une seconde dimension de la rhétorique légitimatrice présidait par ailleurs à l'activité de certains commandos, presque exclusivement consacrée à " liquidations " de ghettos. Les membres de l'*Einsatzkommando* 8, opérant en Biélorussie, y prirent par exemple en charge la majeure partie des grandes opérations génocides de l'automne 1941. C'est à l'occasion de l'une de ces liquidations qu'un fonctionnaire de police viennois exprima tout à la fois les affects présidant à ces liquidations, et la légitimation intériorisée par les bourreaux. Dans une lettre à sa femme écrite le 5 octobre 1941, deux jours après

[24] Interrogatoire. Erich R., 26/3/68, ZStL, 207 AR — Z 246/59 (Affaire Sk 1a), volume 7, folios 1303 — 1306.
[25] Sur l'EWZ et les déplacements de populations, voir Götz Aly, *"Endlösung"...op. cit.*
[26] Et notamment aux plans développés par le RSHA Amt IIIB et rapportés par le *Rassenreferent* du Ministère des territoires occupés : " Stellungnahme und Gedanken von Dr. Ehrard Wetzel zum Generalplan Ost des RFSS ", Nur. Dok. NG — 2325, reproduit in Czeslaw Madajczyk (éd.), *Vom Generalplan Ost zum Generalsiedlungsplan*, Munich, Saur Verlag, 1994, 800 p., p.50 — 81 ; voir aussi Karl Heinz Roth, " 'Generalplan Ost'—'Gesamtplan Ost'. Forschungsstand, Quellenprobleme, neue Ergebnisse. ", in Mechtild Rössler, Sabine Schleiermacher (éds.), *Der " Generalplan Ost ". Hauptlinien der nationalsozialistischen Planungs- und Vernichtungspolitik*, Akademie Verlag, Berlin, 1993, 378 pages, p. 25 — 95., ici p. 41 sq.

la liquidation du ghetto de Moghilew par la fusillade de 2273 individus, Walter Mattner écrivait en effet :

> " J'ai donc aussi participé au grand massacre (*Massensterben*) d'avant-hier. Pour les premiers véhicules [*qui amenaient les victimes, CI*], ma main a tremblé au moment de tirer, mais l'on s'y habitue. Au dixième [*véhicule*], je visais calmement et tirai de façon sûre sur les femmes, les enfants et les nourrissons. J'avais à l'esprit le fait d'avoir aussi deux nourrissons à la maison, avec lesquels ces hordes auraient agi exactement de même voire peut-être dix fois pire. La mort que nous leur avons donnée était douce et rapide (*kurz*) comparée aux tortures infernales [*endurées par, CI*] des milliers et des milliers [*de personnes*] dans les geôles de la GPU. Les nourrissons volaient dans le ciel en grands arcs de cercle et nous les abattions [27]au vol, avant qu'ils ne tombent dans la fosse et l'eau. Il faut en finir avec ces brutes qui ont jeté l'Europe dans la guerre […] "[28]

Malgré leur singularité, de tels propos, proférés dans un cadre strictement familial, montre le degré d'intériorisation de la dimension défensive de l'argumentaire génocide. La brutalité singulière avec laquelle le policier viennois dit la violence qui l'habite exprime sans doute ce qui fut l'un des ressorts les plus opérants du consentement des tueurs au génocide : l'angoisse de la disparition collective, le sentiment d'être engagé dans une lutte ayant pour enjeu la survie biologique de la " race "[29].

Ces deux dimensions du discours, l'une défensive, l'autre utopique, se combinèrent ainsi pour former un argumentaire légitimateur, mobilisable par la hiérarchie comme par les acteurs du génocide sur le terrain dès que, pour des raisons très souvent logistiques, il était décidé à partir de septembre 1941 de détruire en de grandes fusillades les communautés juives déjà touchées de plein fouet par les trois premiers mois de l'activité des groupes[30]. Le massacre en

---

[27] La traduction édulcore : l'expression employée est *knallen* : " faire explosion, éclater "

[28] Lettre Walter Mattner du 5/10/1941 IfZ, Fb/104/1, non folioté, cité d'après Gerlach, *Kalkulierte Morde, op. cit.,* p. 588 — 589.

[29] Cette angoisse, de type eschatologique, semble avoir été générée par le premier conflit mondial. On la retrouve dans de nombreux textes de l'extrême droite *völkische* étudiante dans les années 20 et le nazisme a, semble-t-il joué le rôle de système de croyances contribuant à gérer cette angoisse. Cf Christian Ingrao, culture de guerre… art. cit.

[30] Il reste important de comprendre que les massacres de femmes et d'enfants n'ont pas été légitimés uniquement par des discours dogmatiques. Le manque de locaux, l'impossibilité des autorités locales à nourrir ces communautés juives considérées comme inutiles, la peur d'épidémies, la volonté de faire de la place aux Juifs allemands déportés à l'Est ont aussi très souvent donné le signal de l'extermination totale de Juifs de telle ou telle région. On lira Christian Gerlach, "Wirtschaftsinteresse, Besatzungspolitik und der Mord an den Juden in Weißrußland, 1941 — 1943.", *in* Ulrich Herbert (éd.), *Nationalsozialistische Vernichtungspolitik 1939 — 1945. Neue Forschungen und Kontroversen*, Francfort, Fischer, 1998, 330 p., p. 263 — 291 ; du même auteur, *Krieg,*

masse, tel que l'ont opéré les *Einsatzgruppen*, ressortissait ainsi, pour les nazis, tout à la fois de la nécessité conditionnant la survie biologique de la germanité, et de la condition *sine qua non* de l'accomplissement par l'avènement impérial du Millenium : angoisse et ferveurs fusionnaient ainsi pour générer la violence génocide.

Violence démonstratrice, violence extirpatrice.

Les pratiques d'agression des *Einsatzgruppen* sont très communément décrites sous l'apparence de l'uniformité, comme si la même litanie, celle de l'arrivée du groupe dans la localité, du rassemblement des victimes, de leur acheminement vers le lieu d'exécution et de leur fusillade, présidait aux tueries. Plus profondément, pourtant, les procédures de mise à mort en cours dans les villes et villages de Russie, d'Ukraine et des pays baltes réfractent, si regarde au-delà de cette uniformité tout apparente, le rapport à la violence des hommes des groupes de tueries, ainsi que le système de représentations définissant et limitant les conditions de possibilités de cette violence.

L'exemple des événements des villes de Tschernykov et de Jitomir peut contribuer à éclairer les différentiels et les évolutions des pratiques d'agression et de violence des *Einsatzgruppen*. Le Sk 4a, responsable du pogrom de Tarnopol et, plus tard, du massacre de Babi-Jar, fit à Tschernykov la capture de deux hommes, qui, par leur statut et leur ethnie, revêtaient pour les nazis la valeur de la vérification syllogique de la rhétorique de guerre : Kiepert et Kogan étaient en effet tous deux des Russes juifs, et — là se trouvait le syllogisme —

Ernährung, Völkermord. Forschungen zur deutschen Vernichtungspolitik, Hamburger Edition, Hambourg, 1998, 307 p. ; et sa thèse, *Kalkulierte Morde… op. cit.*, p. 555 — 742. Reste que les moyens mentaux de penser la mise à mort de femmes et d'enfants ne naissent pas de la dimension pratique des politiques d'occupation, mais bien plus sûrement de la manière de penser la guerre, de la ressentir comme un conflit total inexorable.

des fonctionnaires de la machine judiciaire stalinienne[31]. Arrêtés et sans doute torturés, les deux hommes avouèrent de nombreux " crimes " et leur exécution fut décidée. Elle eut lieu à Jitomir, et fut savamment orchestrée par les hommes de l'ordre noir, qui eurent recours à la *Propaganda Staffel* de la 6ème Armée, laquelle mobilisa ses rotatives pour imprimer des tracts annonçant et circonstanciant la pendaison publique des deux hommes, ainsi que des camions à haut-parleurs annonçant la nouvelle dans toute la ville. Le moment venu, les deux hommes, juchés sur un camion, se virent passer la corde au cou devant une foule de spectateurs ukrainiens et de soldats de la Wehrmacht. Les témoignages insistent d'ailleurs sur la tenue de fête des Ukrainiens, et notamment des femmes accompagnées de leurs enfants, ainsi que sur les appareils photos d'hommes de la Wehrmacht multipliant les plaisanteries, demandant au conducteur du camion sur lequel se trouvaient les deux hommes d'avancer moins vite, pour qu'il puisse saisir les deux suppliciés dans l'instant de la chute de leur corps. Tout indique que la pendaison publique de ces hommes dont le statut était symbolique, fut organisée comme un spectacle aux significations différenciées. Spectacle reçu par les Ukrainiens comme une sorte de rituel festif de " sortie du communisme ", et présenté ainsi par les haut-parleurs des camions de la *Propaganda-Staffel*, la pendaison publique des deux hommes, qui fut le préalable légitimateur de l'exécution de 402 Juifs, incarnait ainsi une violence libératrice, voulue comme telle par les Allemands et — sans doute beaucoup plus fugitivement — reçue comme telle par les Ukrainiens[32]. Cette sémiologie, cependant, ne constitue qu'une dimension du discours émanant de cette pendaison publique des deux hommes. Le macabre spectacle ne fut-il pas conçu aussi comme un discours à l'adresse des soldats allemands présents, discours

[31] Rapport de situation et d'activité N°3, période du 15 au 31/8/1941, *Politische Archive des Auswärtigen Amtes* (PAAA), InlIIG, Regal 32, Fach 200, Nr431, reproduit chez Klein, Die *Einsatzgruppen… op. cit.*, p. 155 — 180, ici p. 161.

[32] Description de l'exécution chez Bernd Boll, Hans Safrian, "Auf dem Weg nach Stalingrad. Die 6. Armee 1941 — 42." in Klaus Naumann, Hannes Heer, *Vernichtungskrieg. Die Verbrechen der Wehrmacht 1941-1944*, Hambourg Edition, Hambourg, 1995, 686 pages, pp260 — 296, ici p.267.

leur présentant certes pareillement la violence comme libératoire, mais, plus profondément encore, leur donnant à voir une incarnation de l'ennemi confirmant les représentations distillées durant la préparation de la campagne ? Les deux hommes ne furent-ils pas les victimes d'une violence pédagogique dans sa démonstrativité, incarnant le déterminisme racial dans le réel, tout en conjurant par la mort de l'ennemi les affects angoissant à l'œuvre dans la formulation de la rhétorique de guerre nazie ? C'est bien, semble-t-il, une violence doublement démonstratrice qui se met ici en place, une violence plus soucieuse de symboles et de discours que de prévention sécuritaire, une violence spécifique qui souligne qu'une fonction de vérification syllogique du dogme sous-tendait les pratiques d'agressivité des *Einsatzgruppen*[33]. Cette violence démonstratrice, bien que très largement minoritaire dans la pratique des groupes, ne correspondait ni à une mission officielle, ni à une fonction consciemment définie. Il n'en reste pas moins que, même si cette violence démonstratrice se maintint ponctuellement durant toute la période d'activité des *Einsatzgruppen*, la majeure partie des séquences d'agressivité opérées par les groupes mobiles de tueries ressortait d'un tout autre registre gestuel que la pratique ponctuelle quasi-festive et démonstratrice décrite précédemment.

À partir d'août 1941, et en plus encore en septembre/octobre, les quatre *Einsatzgruppen* de Russie adjoignirent en effet les femmes et les enfants aux exécutions. De récents travaux ont montré que deux décisions distinctes émanant des instances centrales de la SS présidaient sans doute à cette radicalisation trop coordonnée pour ne relever que de l'initiative d'acteurs

[33] Un mémorandum du RSHA, daté de 1943 indique que les " Einsatzgruppen ont pu vérifier la domination des Juifs sur l'URSS ", BABL, R — 58/68 [Généralités sur l'organisation de l'URSS. Travaux sur la "mentalité" des Russes et sur le NKVD]. Fait important, le même texte est utilisé dans le guide édité par le RSHA pour les officiers de la SIPO envoyés en Russie : BABL, R — 58/3506 : Informations sur l'URSS pour les chefs locaux de la SIPO/SD.

locaux déjà très largement " brutalisés "[34]. Dans tous les cas, les quatre groupes prennent en charge la liquidation par fusillade des ghettos formés dans l'été. Le nombre des victimes, qui jusqu'alors se comptait quotidiennement en centaines, s'élève alors à des milliers, voire des dizaines de milliers par jour. Les exemples les plus saisissants de cette dynamique sont les deux grandes exécutions menées d'une part par le *Sonderkommando* 4a à Kiev (Babi-Yar), lors de laquelle 33371 personnes furent exécutées en deux jours (29 et 30 septembre), et de l'autre, le massacre des Juifs d'Ukraine carpathique par l'État-major du HSSPF pour le sud de la Russie, l'*Einsatzkommando* 5 et le Bataillon de police 320 à Kamenets-Podolsk, massacre au cours duquel 23600 personnes furent exécutées en trois jours (28 — 31 août)[35]. En Biélorussie, le signal de la destruction totale par fusillade des communautés juives fut donné par le massacre des 2273 Juifs du ghetto de Moghilew, tandis que dans l'espace pris en charge par l'*Einsatzgruppe* D, la mise à mort des 11000 Juifs de Nikolajew, le 14 septembre 1941, marqua le passage à l'extermination totale des communautés. Le gigantisme de ces " actions " frappa exécuteurs et les témoins. Ce saut quantitatif représenta pour les unités de tuerie un effort d'organisation logistique, avec un appel accru aux Bataillons de police et à la Wehrmacht pour des missions de garde ou de participation aux exécutions. Les gestes génocides changent alors d'échelle. Lors des grandes exécutions, en effet, équipes de tireurs et fosses sont multipliées[36]. Si l'on excepte cependant cette adaptation au gigantisme, les modalités de la violence — partage des tâches entre surveillance

[34] Le débat entre Ralf Ogorreck, qui datait une décision d'extermination totale des Juifs d'URSS de la première moitié d'août et plus particulièrement d'une visite à Minsk de Himmler a été remis en cause par Christian Gerlach, qui avance l'hypothèse de deux décisions distincte, l'une consistant à adjoindre les femmes et les enfants aux massacres, et l'autre à décider l'extermination de communautés entières, intervenues respectivement en août 1941 et en septembre de la même année. Cf Ralf Ogorreck, *Die Einsatzgruppen…op.cit* ; Christian Gerlach, " Die Einsatzgruppe B ", in Peter Klein (éd.), *Die Einsatzgruppen op. cit.*, p. 52 — 70, ici p. 56 — 59.

[35] Cf Notice du magistrat instructeur in ZStL, 204 AR — Z 48/58 (Enquête sur le Bataillon de Police 320 et le KdS Rowno [auditions judiciaires].), volume 30 ; voir aussi Dieter Pohl, " Einsatzgzruppe C ", in Peter Klein *Die Einsatzgruppen… op. cit.*, p. 71 — 87, ici p. 75.

[36] Cf par exemple, interrogatoire par une commission d'enquête soviétique de Nikolai Wassiliewitch Winokurow auxiliaire russe d'un commando de l'*Einsatzgruppe* D sur l'exécution de 2000 Juifs à Mélitopol, 17/10/64, ZStL, 213 AR — 1898/66 (Sonderband UdSSR [Einsazgruppe D].), volume 2, folios 14 — 53.

et exécutions, creusement préalable de fosses, posture des victimes, distances de tir et automatisation du chargement des armes durant l'acheminement du groupe de victimes suivant — correspondent à une technique rodée durant les premiers mois de la campagne. Les *Einsatzgruppen* ne sont pas dans le cas — étudié par Christopher Browning[37]— d'une unité faisant face sans préparation à son premier massacre : le choix des lieux d'exécution, le creusement préalable des fosses, l'exécution en groupes, voire en pelotons constituent pour les officiers des *Einsatzgruppen* un véritable savoir empirique qui différencie très profondément le 101ème Bataillon de police de Browning des unités SS opérant en Russie. Si à Josefow, les victimes n'ont pu être toutes tuées le premier jour, malgré le nombre d'hommes chargés de leur exécution, c'est aussi parce que les officiers du 101ème Bataillon, faisant face à leur premier massacre, l'ont insuffisamment préparé : les tireurs doivent aller chercher eux-mêmes leurs victimes, les amènent isolément dans le bois, les abattent après un face-à-face qui dure tout le long du trajet ; l'unité laisse les corps à l'air libre après le massacre, les officiers sont absents du lieu d'exécution. Cet ensemble de facteurs explique tout à la fois la très grande lenteur des " novices " qu'étaient les " hommes ordinaires " de Browning, et les réactions des tireurs, soumis là à un baptême génocide particulièrement peu organisé, un baptême génocide les confrontant de plein fouet avec ce que Walter Stahlecker, le premier chef de l'*Einsatzgruppe* A, appelait les " tensions spirituelles " (*seelische Anstrengungen*) que générait le fait de tirer sur des victimes désarmées[38].

Finalement, comme en négatif, les invariants des pratiques d'extermination par fusillade, observés dans tous les commandos des unités mobiles SS mais absents à Josefow — dissociation entre tueurs et gardes

[37] Christopher Browning, *Des hommes ordinaires, le 101ème Bataillon de Police et la solution finale en Pologne*, Paris, Les belles Lettres, 1994, 284 p.

[38] Rapport de situation et d'activité N°1, 31/7/1941, PAAA, InlIIG, Regal 32, Fach 200, Nr431, reproduit chez Klein, Die *Einsatzgruppen… op. cit.*, p. 112 — 133, ici p. 114, dans la rubrique " état sanitaire de l'unité ". Stahlecker n'est pas le seul à se soucier de l'état psychique de sa troupe : Ohlendorf (Eg D) Von dem Bach (HSSPF) et même Himmler ont pris des mesures pour tenter de gérer le " problème ".

chargés de l'acheminement, tirs collectifs, fosses préalablement creusées, victimes exécutées de dos de façon à basculer dans la fosse sous l'impact du projectile ou tuées allongées et alignées en rangs superposés dans la fosse — apparaissent comme une " expérience génocide ", un savoir-faire empirique de la tuerie développé par les tueurs eux-mêmes[39], et dont les objectifs semblent bien définis : il s'agissait en premier lieu de mettre en œuvre une violence exhaustive, à déroulement rapide. Plus profondément, ne fallait-il pas, d'autre part, peut-être mettre en place une économie du psychisme des hommes des unités de tuerie ? Si ces éléments communs à tous les commandos correspondent plutôt à la dimension productiviste de la *Tekhne* génocide, les aménagements effectués dans tous les commandos par les chefs d'unités ont parfois pu apparaître comme résultant d'un souci de régulation de la confrontation des tueurs à la dimension transgressive de la violence. La quasi-totalité des commandants d'unité obligeait ainsi tous leurs hommes, quelle que soit leur fonction, à participer au moins une fois à une exécution et à tirer, visiblement dans le but de répartir la charge psychique sur toute la troupe[40]. Certains cadres militarisaient la procédure en formant des pelotons tirant sur ordre ; d'autres faisaient désigner deux tireurs par victimes, réglementaient la distance de tir, automatisaient les gestes de la recharge des armes pour éviter la confrontation des bourreaux à la vision de la fosse[41] ; d'autres, enfin, utilisèrent des milices autochtones pour mener les exécutions de femmes et d'enfants[42].

[39] Savoirs-faire qu'ils se transmettent oralement, parfois au moment même des exécutions : exemple de telles discussions sur la meilleure manière de viser pour provoquer une mort instantanée à Klincy, Biélorussie, in Interrogatoire Ludwig S., 5/12/62, ZStL, 202 AR — Z 96/60 (Affaire Sk 7a, Rapp et autres.), volume 8, folio 3029 — 3038.

[40] Interrogatoire Rudolf Müller, 6/2/1959, ZStL, 2 AR — Z 21/58 (Ehrlinger, [BdS Kiew, Sk 1b.]), volume 2, folios 1245 — 1269, ici folio 1255 ; Interrogatoire Rudolf E., 21/12/1961, ZStL, 202 AR — Z 96/60 (Affaire Sk 7a, Rapp et autres.), volume 4, folio 970 — 984 ; Interrogatoire Bradfisch, 1/10/1961, ZStL, 202 AR — Z 81/59 "e" (EK8, Hans Graalfs.), volume 1, folios 11 — 16 ; Interrogatoire Erich Bock, ZStL, 213 AR — 1898/66 (Affaire Seetzen et autres, [Déclarations des accusés].), volume 1, folios 20 — 33 : une exécution à laquelle tous les membres du *Sonderommando* 10b durent assister et au cours de laquelle ils tirèrent.

[41] Cf Interrogatoire Claus H., ZStL, 202 AR — Z 96/60 (Affaire Sk 7a, Rapp et autres.), volume 4, folios 749 — 754, ici folio 752 : les tueurs sont d'ailleurs parfaitement conscients de l'objectif de cette militarisation, et la dépeignent comme un indice d'humanité de la part de leur supérieur…

[42] Cf par exemple Interrogatoire Willy R., ZStL, 204 AR — Z 48/58 (Enquête sur le Bataillon de Police 320 et le KdS Rowno [auditions judiciaires].), volume 31, folio 3670 — 3678 ; Voir aussi sur ce point les développements

Cette rapide description des invariants et des aménagements des pratiques de mise à mort des *Einsatzgruppen* esquisse les contours d'une gestuelle de violence extirpatrice[43], collectée dès le début de l'action des *Einsatzgruppen* à partir du substrat comportemental inauguré en Pologne, une gestuelle qui n'est complètement formée qu'avec l'adoption de techniques spécifiques — on pense ici notamment aux camions à gaz — pour l'exécution des femmes accompagnées d'enfants trop jeunes pour marcher.

On n'envisagera pas plus avant les pratiques d'agression, véritablement paroxystiques, des *Einsatzgruppen* en Russie. La violence extirpatrice mise en œuvre dans la liquidation des communautés juives ressort certes du déterminisme racial nazi, mais aussi, peut-être plus profondément, de la forme de consentement des hommes des unités mobiles de tuerie à ce qu'Himmler appelait " la plus horrible des tâches "[44] : le génocide. Les protagonistes de Barbarossa se sont engagés dans la campagne de Russie armés de la mémoire de la Grande Guerre, mémoire du franc-tireur refaçonnée par la bestialité supposée de l'adversaire asiatique, et par la collusion fantasmée entre Juifs et communistes. Plus profondément encore, n'oublions pas que les plus jeunes des soldats de 1941 sont nés en 1923. Tous, ainsi, sont des enfants de la guerre et de la Révolution, des enfants de l'*Abwehrkampf*, ce " combat défensif " que menaient les Corps francs en Pologne et dans les États baltes au cours des années 1920 — 1924. Tous partent dans l'idée que la lutte commencée en 1914 n'a jamais cessée, prolongée qu'elle fut dans leur optique par les luttes en Silésie, l'occupation française en Rhénanie, la lutte, à l'intérieur contre les Spartakistes et les Séparatistes. Des adversaires qui, ligués, formaient un

---

de Wolfgang Scheffler et Christian Gerlach sur la participation de milices autochtones dans Peter Klein (éd.), *op. cit.* ; et, pour un cas concret, Christopher Browning, *Des hommes ordinaires… op. cit.*, p.117.

[43] La distinction entre violence démonstratrice et violence extirpatrice a été théorisée dans un tout autre contexte historiographique par Denis Crouzet dans sa thèse : Denis Crouzet, *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion,* Paris, Champs Vallon, 1990, 2t., 1500 p.

[44] Cité par Norbert Frei in *L'État Hitlerien et la société allemande*, Seuil, Paris, 1994, 400 pages, p. 218.

“ monde d’ennemi ” semblant à leurs yeux poursuivre — pour reprendre le mot écrit et répété en 1923 par un étudiant activiste — rien moins qu’“ un ambitieux plan d’extermination ” de l’Allemagne. N’est-il pas à cet égard singulier que ce jeune étudiant, enfant de la Grande Guerre, devienne le numéro 2 du RSHA et mette en place les *Einsatzgruppen* en Pologne[45] ?

Un dernier exemple peut donner un aperçu de l’ampleur des rejeux de mémoire à l’œuvre derrière la mise en place de la violence extirpatrice. En septembre 1939, alors que l’Allemagne et la Russie se partagent les dépouilles de la Pologne, Himmler reçoit le chef des *Volksdeutsche* de Riga, ville qui devait revenir aux Russes. Il conjura Himmler de faire évacuer la totalité des *Volksdeutsche* baltes avant l’arrivée des Russes. Le notable nazi insista notamment sur :

> “ la vivacité de la peur du Bolchevisme à Riga […] le souvenir très vif des massacres du 22 mai 1919 perpétrés à la dernière heure par les Bolcheviques en retraite et [il conclut] en assurant que la plus grande partie de la communauté germanique de la Baltique devait être considérée comme menacée. ”[46]

Ce qui frappe, en l’occurrence, c’est bien la mémoire de l’Entre-deux guerres vécu comme la continuation de la Grande Guerre, mais aussi la peur panique et obsessionnelle du “ bolchevisme russe ”. La facilité avec laquelle Himmler et Hitler — informé dans la nuit par le *Reichsführer SS* — se laissèrent convaincre n’est-elle pas la preuve de leur propre sensibilité à cette thématique ? Vive, ainsi, était la mémoire de l’*Abwehrkampf*. Cette affirmation ne prend-elle pas plus d’importance encore, si l’on ajoute que ce notable nazi était le Dr. Ehrard Kroeger, jeune juriste spécialisé dans le droit international, *Sturmbannführer* SS, futur chef de l’*Einsatzkommando* 6 de l’*Einsatzgruppe* C et comme tel, responsable de la disparition d’un grand nombre de communautés juives ukrainiennes ?

---

[45] Ulrich Herbert, *Best… op. cit.*, p. 74 pour la citation.

[46] Ehrard Kroeger, *Der Auszug aus der alten Heimat*, Veröffentlichungen des Instituts für Nachkriegsgeschichte, Tübingen, 1967, p. 41 sq., cité par Götz Aly, *Endlösung… op. cit.*, p.39.

C'est dans une irrépressible angoisse mêlée à la ferveur de mener en URSS le combat décisif que les SS des *Einsatzgruppen* entrèrent en Russie. Un cours d'histoire, donné aux élèves officiers du RSHA fraîchement revenu de l'Est, analysait d'ailleurs la guerre en ces termes :

> " Bien que 300 ans se soient écoulés depuis l'époque de la Guerre de Trente ans, le problème politique et le but de nos ennemis est resté le même : la partition définitive de l'Allemagne, l'anéantissement du Reich.
> A posteriori, on peut caractériser la Guerre de Trente ans comme la <u>première</u> guerre de Trente ans […]
> L'époque de 1789 — 1815 représente la <u>seconde</u> guerre de trente ans, c'est-à-dire l'époque de la grande révolution française et de la guerre de libération allemande. […]
> La <u>troisième</u> guerre de trente ans a commencé en 1914. La première guerre mondiale n'a pas apporté la décision. L'époque de l'apparent silence des armes de 1919 à 1939 a été la continuation de la guerre par d'autres moyens : un combat politique. Là dessus s'ajoutèrent des luttes ouvertes du Reich, à l'Est contre les Polonais, et à l'Ouest, contre la France dans la Ruhr.
> <u>Aujourd'hui</u>, en 1942, nous sommes entrés dans le dernier stade de cette troisième guerre de Trente ans.
> La paix à venir, qui conclura victorieusement la troisième guerre de Trente ans et, par là le combat triséculaire pour l'unité allemande, amènera simultanément le dépassement définitif de la paix de Westphalie de 1648 et cette fois — nous le savons tous — il n'y aura pas de demi-mesure "[47]

Ferveur millénariste et angoisse eschatologique : de tels affects seuls amenèrent les SS des *Einsatzgruppen* à trouver en eux les ressources de haine nécessaires à la mise en œuvre d'une violence génocide qu'au moins au début, ils ressentaient *eux aussi* inexorablement comme transgressive.

Christian Ingrao (IHTP — UPJV)

[47] RSHA Amt IB, Cours sur la Guerre de Trente ans 1942, BABL, R — 58/844, folios 123 — 124.